

Préface

Depuis quinze ans déjà, Jimmie Durham est devenu Eurasien. En 1994, il décide de quitter définitivement les États-Unis pour venir se «déplacer» en Europe, cette «petite péninsule de l'Eurasie» : Bruxelles, Calais, Reims, Marseille, Berlin, Stockholm, Paris, Rome..., Jimmie Durham traverse et habite des villes, des États, qu'il s'emploie à scruter, soupeser, pour en extraire les substances. Symboles sociétaux, stigmates nationaux constituent la matière première de ce militant politique devenu artiste. On pourrait dire que ses formes, ses sculptures recèlent à travers leur forte dimension poétique, une puissance plus «tranchante» que ses écrits.

Et pourtant, Jimmie Durham écrit depuis toujours. En tant que délégué de l'American Indian Movement au cours des années 1970, en tant qu'artiste, depuis les années 1980.

Il écrit l'absence de l'Indien dans la culture américaine. De cet Indien d'Amérique qu'on ne sait plus nommer, de cette minorité qui, aux Nations Unies, n'aura pas convaincu de la réalité actuelle de son identité, de l'absence, en résumé, de la conscience de l'Autre de la part de l'Occident.

Rassembler aujourd'hui une sélection de ses écrits, c'est non seulement faire écho à l'importante exposition que lui consacre le Musée d'art moderne de la Ville de Paris, mais encore, c'est avant tout correspondre à une nécessité éditoriale.

De ce type de nécessité que Jimmie Durham se plaît à revendiquer, dans un monde où tout s'équivaut et se décline, où le marché fait loi. Ce monde peuplé de milliards d'individus en quête à la fois de ressemblance et de singularité ; des termites à la recherche «d'un peu d'authenticité factice, ailleurs, pour être l'autre, pour nous prouver que nous sommes nous-mêmes». Et c'est cette impossibilité qui «peut complètement nous désespérer». Là où même résister et faire de l'art sont devenu des éléments de commerce.

Né dans l'État d'Arkansas, de parents Cherokee, Jimmie Durham n'est donc pas en exil en Eurasie, mais en exil aux États-Unis : « Je ne suis pas des États-Unis, les États-Unis sont mon ennemi ».

« Vivre en Eurasie c'est peut-être entrevoir à nouveau un avenir qui essaie de s'organiser sur ce continent insensé. Pour ma part, je l'aime bien parce que j'ai l'impression de pouvoir m'y perdre, y perdre mes racines. Et j'aime être perdu et déraciné, pour la simple raison qu'autrement je serais obligé de raconter les mêmes sempiternelles histoires au lieu d'essayer d'imaginer des choses nouvelles qui pourraient m'arriver ».

Nathalie Ergino

Directrice de l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne